

Introduction

« Et toute nue je vis la vérité ;
en vérité, nue des pieds à la tête. »

Ainsi parlait Zarathoustra,
Friedrich Nietzsche.

La nudité fait partie de nous, cependant nous ne le savons pas toujours. L'enfant la découvre au cours de son évolution, mais bien des adultes se sentent mal à l'aise avec leur nudité. Ce défaut d'acceptation de soi tient à la confusion entre la nudité et l'image du corps : la nudité est cette représentation ultime renvoyée par le miroir, ou par le regard des autres qui nous rend responsables !

Pourtant l'homme nu, rappelait déjà Desmond Morris, est non seulement une condition ontologique partagée par tous les hommes et toutes les femmes, mais en particulier un état de la vérité du sujet. En étant nu, notre corps s'expose dans sa plus simple apparence, tel qu'il est, absolument incomparable avec tous les autres. Sa vulnérabilité et sa fragilité sont exposées aux éléments et aux tiers.

Le paradis terrestre de la nudité implique déjà une chute, retrouver une perte et un abandon est primordial pour être heureux. Est-ce la Terre qui nous rendrait heureux, ses produits ou notre relation avec elle ? En distinguant natures jardinées, natures culturalisées, natures recensées, appauvrissement de la nature (préféré d'ailleurs au terme

de renaturation, pourtant innovant) les travaux d'Olivier Sirost témoignent de cette progression sociohistorique et d'une réitération thématique : l'impossible sortie d'une nature environnementalisée par l'homme, le refus de la nature sauvage malgré le désir d'être *into the wild*.

La recherche du paradis reste en deçà de la vraie nature à laquelle nous croyons. Néanmoins, toujours en interprétant le mythe du jardin d'Eden ou son envers catastrophique, c'est un déni de la nature nue et de la restriction de cette nudité dans la société humaine. Est-ce un « déphasage de la nature » ou une nouvelle écologie corporelle, une manière d'habiter le monde corporel et le corps cosmos cher à Michel Collot ? N'y a-t-il pas une bascule, sinon un rythme, entre les arraisonnements de la nature par nos jardins, par nos explorations de la nudité et par les expériences corporelles de la nature ? Ce qui donnerait une dialectique interne à l'expérience du rapport à la nature, Philippe Descola le décrit très bien après son séjour avec les Indiens Jivaros.

Avec les dérivations mythiques de la nature édénique (rural, environnement sauvage, paysage) et les utopies de retour à la nature (expériences corporelles, Monte Verità, mouvements de jeunesse, romans d'aventures, Club des Explorateurs), le voyage ethnographique pour se dénuder de la civilisation est-il si authentique ? La déconstruction des discours sur la nature ne croit jamais en une ontologie de la nature qui entérine le fait que la Nature est perdue, sinon définitivement. En cela l'avènement du plein air nudiste ne serait pas un évènement, mais une thématique nouvelle depuis le ^{xvii}^e siècle, une périodisation plus précise pourra nuancer les différents courants, entre philosophies de la Nature, romantisme et *Frei Körper Kultur*.

Être nu dans la nature reste ce mythe profond qui traverse les cultures comme l'expérience authentique et primitive que nous devrions vivre. Publié en 1854, le récit *Walden ou la vie dans les bois* raconte le vécu dans une cabane, depuis 1845, de l'écrivain Henry D. Thoreau, pendant deux ans, deux mois, et deux jours, dans la forêt

de son ami et mentor Ralph Waldo Emerson, jouxtant l'étang de Walden (*Walden Pond*). Cette solitude révèle la Nature à son essentiel du vivre, du couvert, du vêtement et du combustible. Cette pauvreté volontaire porte non seulement sur la matérialité de notre existence, mais aussi sur l'attitude envers les éléments de la nature comme le lever de soleil. Cette présence immédiate à la Terre doit réduire la différence, notamment la misère d'habitat, entre le civilisé et le sauvage, car le premier n'est pas plus respectable que le second : « la simplicité et la nudité mêmes de la vie de l'homme aux âges primitifs impliquent au moins cet avantage qu'elles le laissent n'être qu'un passant dans la nature ». En s'enfonçant dans la terre, Robinson Crusoé, selon la lecture de Gilles Deleuze, libère le désir des attaches terrestres pour se confondre avec l'énergie cosmique. Nu, aéré, noué aux cycles terrestres, Robinson se délivre de la solitude sociale en embrassant son île comme une partie de son corps plutôt que comme une surface à aménager par la domination technique.

La nudité de l'état de nature est-elle conservée dans l'état civil ? La nudité fait partie intégrante de la culture. Elle est même importante pour la représentation du *body positive*. Plutôt que de haïr son corps ou de refuser la nudité d'autrui en la dévalorisant, la nudité devient positive si l'on apprécie la reconnaissance de notre peau. L'essor commercial de la consommation de la nudité comme de la viande voudrait maintenir le nu comme état plutôt que comme une qualité de notre être. L'être est nu par son dénuement face aux changements climatiques. L'être est tellement nu par la nudité de sa peau qui peut être blessée et entamée. L'être est si nu qu'il doit apprendre tout des autres, car sa nature ne remplace pas la culture.

Mais si être nu est la condition ontologique de toute humanité, vivre nu est plus complexe : car toute la société s'efforce de ne pas être nue ou seulement à moitié nue, cherchant dans les marges et dans les transgressions à apercevoir des corps nus en photographie ou en pornographie. Vivre nu suppose de se déshabiller donc de

revendiquer l'être nu comme la condition la plus estimable et égalitaire. La volonté d'être nu est éthique, politique et parfois même religieuse. La croyance en la force de vivre nu contre les textiles apporte une force revendicative et une sérénité.

Le contraste entre les nudités et l'idéal de la nudité est particulièrement visible aujourd'hui : tous les corps se mettent nus en contestant l'idée de la norme universelle de la beauté nue. Le marché esthétique hiérarchise les nudités en réifiant l'essence de la nudité à chaque époque. Paradoxalement, la femme nue bien en chair, qui était un idéal du XVIII^e siècle, est devenue un objet de stigmatisation, aujourd'hui considérée de la même manière que les personnes grosses. De même, l'homme musclé et culturiste, dont la nudité est dopée, est aujourd'hui remis en cause par la critique de la virilité machiste qui serait une des qualités de la masculinité.

La peur d'être réduit à des photographies de nu, avec la diffusion sur les réseaux dits *revenge porn* par des « ex » d'images volées, pose le problème de savoir à qui appartient notre nudité ? Le droit à disposer de son corps devrait garantir la propriété de sa nudité : l'intégrité du corps est source de respect de l'intégralité de notre nudité. Nul ne peut avoir de droit sur notre nudité, donnée à voir et à toucher au seul prix d'un consentement explicite.

Toutefois, même si le droit paraît garantir l'inviolabilité de notre nudité, force est de constater par le nombre de féminicides quotidiens, de viols et d'incestes que le crime contre la nudité est aujourd'hui un fait social de la domination masculine. Chacun croit pouvoir user de la nudité de l'enfant et de la femme au nom d'un droit de cuissage patriarcal, comme si la chair fraîche demeurerait une modalité du pouvoir !

Jana Černá, la fille de Milena correspondante de Kafka morte à Ravensbrück en 1944, dans son essai féministe de 1948 *Pas dans le cul aujourd'hui*, accomplit un pas supplémentaire pour la nudité : elle revendique d'allier le contrôle de sa sexualité avec celui de sa nudité, en

la rendant seulement accessible quand elle le voudra. Tout l'enjeu de ce lien entre deux fonctions du genre, la nudité et la sexualité : faire de la nudité consentie une voie d'accès à une sexualité libre.

En séparant nudité et sexualité, l'industrie pornographique propose la nudité des organes dans une sexualité soumise le plus souvent au désir masculin. La revendication actuelle de la nudité à part entière est celle d'un corps moins divisé en morceaux de consommations, qui les seins, qui le sexe, qui les hanches, qui les fesses... Depuis le *Nu descendant un escalier* de Marcel Duchamp en 1913, il n'est plus question de présenter comme chez Goya en 1799-1803, *La Maja nue* (*La Maja desnuda*) en sa majesté ; *En tenue d'Eve* où Eve Babitz, 20 ans, joue en 1963 aux échecs au Pasadena Art Museum avec le même Marcel Duchamp qui y présentait son œuvre !

Ainsi la nudité est devenue une performance à part entière, tant dans la libération des mœurs que dans l'émancipation des représentations. La nudité, comme pinceau vivant des anthropométries de Yves Klein en 1960, détruit la notion de modèle/artiste. La femme nue devient elle-même l'actrice de l'œuvre, comme Yoko Ono qui se fait découper ses vêtements sur scène dans la performance *Cut Piece* à New York le 21 mars 1965, jusqu'à Hannah Wilke qui documente, un an avant sa mort, la nudité de son cancer terminal dans *Intra-Venus* en 1992. La nudité accompagne tous les actes de l'existence comme un état normal et naturel : tout serait montrable pour le rendre encore plus acceptable comme un déroulement des nudités de notre corps, de la nudité à la mort.